

MOUVEMENT –13 oct. 2016

Ne pas parler pour pouvoir dire

Au centre-ville, le théâtre du Gymnase donne *We don't Speak to Be Understood*, de Pieter Ampe & Benjamin Verdonck (Temps fort belge). La phrase (« *Nous ne parlons pas pour être compris* », en français traduit du flamand) est-elle un constat tiré d'un manuel généraliste de philosophie sur lequel les auteurs ont souffert au bac ? A-t-elle donné son élan à leur carrière dans la danse ou le théâtre d'objets ? Une conclusion possible serait qu'il y a eu erreur de manipulation et que la phrase aurait dû être placée à la sortie du théâtre et non à son entrée (le titre serait au dos de couverture à la façon d'un manga, ce qui permet de suggérer un Temps fort japonais l'an prochain pour le 17^e festival actoral). Révélée aux spectateurs à la sortie, ils pourraient alors renvoyer à Pieter & Benjamin venus cueillir leurs applaudissements : « *Écrit-on pour comprendre qu'on ne parle pas pour être compris ?* »

Privés par eux-mêmes de l'oral, Pieter & Benjamin passent par la langue des corps et des choses. S'il l'avait su, Michel Foucault, qui a tiré de jolies réflexions sur la pipe de Magritte, aurait pu compléter un ouvrage marquant. Afin de mettre les points sur les i et pour être certains d'être compris, les duettistes ne pipent mot durant leur spectacle. Objectif : non pas parler pour ne rien dire, mais ne pas parler pour dire. Ils ne cèdent à la parole que des onomatopées, des gargouillis, des râles, transférant l'essentiel de la monstration vers des corps en déséquilibre constant, capables de se désarticuler à l'extrême tout en accrochant l'autre, à la manière de ces burlesques du muet (nous y revoilà) qui fondent leur espoir sur le couple comme assurance de renouveler sans cesse l'art de ne jamais se tuer totalement.

Leur armement consiste en objets domestiques eux aussi fortement malmenés, à l'exception notable d'une platine vinyle, sur laquelle Benjamin place d'emblée un 33 tours 1/3 avec l'onction du pâtissier glissant une tarte au four. Les fruits proviennent des *Quatre saisons*, d'Antonio Vivaldi. Un enchantement inexorable, où chaque nouvelle génération trouve cependant des beautés ici dispensées en version intégrale. Loin des suggestions transcendantes, Pieter & Benjamin en déplacent l'écoute du terrain de la nature à celui de la culture (Foucault, toujours). C'est alors que le chant de la brosse à dents sur les gencives se révèle plus puissant que celui de la mésange au printemps et le glou glou de la bouteille passant de gorge en gorge plus vif que le torrent bondissant en automne.

Nous aurions déjà bien rigolé si Benjamin ne glissait au final un méchant 45 tours sur la platine, révélant l'émergence récente d'une cinquième saison. Celle de l'emballement climatique, des tsunamis et des tremblements de terre, des ouragans et typhons aux noms de prénoms qui viennent de ravager à nouveau la pauvre Haïti. Et justement, cette cinquième saison est passée par Haïti déjà, sur laquelle le cœur de la bienfaisance mondialisée pousse sa plainte (« *We are the world...* »). Un souffle sur la plaie qui anime a contrario de puissants ventilos et pousse inexorablement Pieter & Benjamin plus que jamais en guerre vers une sortie où ils ne manqueront pas d'être compris.

Actoral ne nous laisse en effet d'autre choix que de comprendre tout cela. Relier d'un même mouvement les masques nègres de Théo Mercier ou ses statues antiques, aux quatre-cinq saisons de Vivaldi-we are the world. Tous victimes de la même industrielle obsession manipulatrice des publicitaires, des trafics d'antiquaires véreux, des coups de pelles de fousseurs de niches, des piétinements de touristes insouciantes, des brasseurs d'efficacité vide ou des massacreurs en synthé. La saison des pillages, elle aussi, reste une et indivisible et les œuvres contemporaines ne peuvent rien de plus que s'élever, nous élever, le temps d'un instant, au-dessus des restes.

Jean-Louis Perrier